

La chambre noire

Johan-Auguste Apel & Friedrich Laun



Gloubik Éditions
2022

Le texte qui suit est la traduction de *La chambre noire* publiée en 1812 dans un ensemble de deux volumes, *Fantasmagoria*, dont le traducteur est resté anonyme.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

Notre club littéraire était composé de trois personnes : M. Wermuth, le greffier, fournissait les feuilles savantes ; M. Bærmann, médecin de la ville, les feuilles amusantes ; et moi, ce qui n'était ni l'un ni l'autre, ou ce qui réunissait ces deux genres. Nous avons, malgré notre petit nombre, nos assemblées et nos galas tout comme les autres clubs de la même sorte. Nous l'emportions même sur eux dans ces deux choses, car nous tenions tous les jours assemblée et gala ; dès que le greffier avait dépêché ses criminels, et le médecin ses malades, ils venaient chez moi, où, en fumant la pipe et buvant un pot de bière, nous lisions les nouvelles littéraires, et nous faisons nos observations.

Un jour, le greffier tarda plus longtemps que de coutume. Nous grondâmes pendant un petit quart d'heure ; après quoi, nous prîmes le parti de commencer notre lecture sans lui. *L'Indicateur universel* et le *Sincère* (Titre de deux journaux de Berlin généralement recherchés.) venaient d'arriver. Nous n'avions, par conséquent, pas de temps à perdre. Je pris *l'Indicateur*, qui faisait partie de mes attributions, et je le lus.

La première page contenait des remontrances adressées au *Sincère* sur la *Chambre grise*. Je les parcourus avec une joie secrète,

parce que je m'étais déjà disputé avec le médecin sur cette chambre grise ; et j'espérai qu'avec ce nouvel allié en main, je renverserais de fond en comble le docteur et sa croyance aux revenants.

— Depuis longtemps, m'écriai-je, le *Sincère* excite ma surprise. Le rédacteur est un homme sensé ; il peut, d'ailleurs, demeurant à Berlin, obtenir les lumières à leur source. Comment donc recueille-t-il des choses de ce genre, et fait-il de sa feuille une propagande de l'obscurantisme ? Je suis curieux de voir comment il se justifiera.

— Comment ?... Par le silence, seule réponse que méritent de tels adversaires.

En disant ces mots, le médecin s'enfonça dans son fauteuil et aspira si fortement l'air, que sa pipe et sa bouche se présentaient deux volcans fumants.

— Mais, dites-moi, je vous prie, qui est-ce qui peut croire des contes tels que ceux d'un squelette qui marche et du fantôme de Gertrude qui est palpable, et qui allume les chandelles, tout comme ferait une servante pleine de vie ?

— Mais, je vous en prie, répartit-il d'un ton un peu échauffé, qui est-ce qui croira que vous autres gens éclairés, vous possédez seuls toute la sagesse, et que vous pouvez

voir ce que la nature est ou n'est pas en état de produire ? Vous ne faites que bavarder ; et moins vous comprenez une chose, plus vous en parlez.

Là-dessus, il enfonça son doigt dans sa pipe avec tant de vivacité, qu'il en rompit la tête, et que les cendres fumantes tombèrent sur sa chaise.

— Excusez-moi, continua-t-il, en secouant sa chaise. Ne vous fâchez pas ; mais vous prenez toujours les choses par leur mauvais côté. Je voulais vous dire, mon cher ami, que vous autres régents de collège, vous n'avez pas eu occasion, comme nous autres médecins, de bien connaître la nature et toute sa puissance. Croyez-m'en, nous ne savons guère plus ce que peut ou ne peut pas la nature ; ni comment elle effectue une chose que... que...

— Que l'on ne comprend comment vous guérissez un rhume.

— Pourquoi, donc croire que nous le pouvons ? répliqua-t-il vivement. Pourquoi nous envoyer chercher à plusieurs lieues de distance, nous consulter, et nous ouvrir vos consciences et vos bourses ? Vous y voilà. Vous croyez ce que vous souhaitez, et ce qui vous oblige le moins à vous donner de la peine. C'est ainsi que vous en usez en morale, en politique, en tout. N'avez-vous pas

déjà fait arrêter des gens, parce qu'ils annonçaient que l'ennemi avait gagné une bataille ? C'est cependant pour cela qu'il est venu dans votre pays ; et c'est ainsi que les esprits viennent dans vos maisons, quoique vous criiez haro sur les obscurants, ainsi que vous les appelez.

— Mais je serais disposé à croire, lui répondis-je en secouant la tête, que vous avez quelquefois vu des esprits.

— Eh bien, quoique je ne veuille pas me donner pour un homme qui voit les esprits, j'ai éprouvé quelque chose de semblable à l'aventure de la chambre grise ; et ce qui est assez singulier, la chambre où je passais la nuit, s'appelait la chambre noire.

Alors, je pressai tant le médecin, qu'après quelques façons, il fallut qu'il me racontât son aventure de la chambre noire. Il remplit une nouvelle pipe, me pria de bien me garder de rire, et commença ainsi :

— Après avoir terminé mon cours d'étude à l'université, avide de me faire connaître, je pratiquai la médecine pendant quelques années, sous le docteur Wendeborn, qui avait alors le plus d'occupation. Comme je passais pour bon cavalier, il me céda le soin de voir ses malades qui demeuraient à la campagne, ce qui lui fut fort commode sur ses vieux jours. Une fois entre

autres, il m'envoya à un château voisin, possédé par le lieutenant-colonel Silberstein, dont la fille était atteinte d'une violente fièvre nerveuse. Quoiqu'il n'y eût plus grands secours à lui procurer, j'ordonnai la diète et des médicaments suivant que les symptômes l'indiqueraient et je voulus repartir à l'instant, mais les parents ne voulurent pas absolument me laisser aller, quoique je leur offre de laisser mon ordonnance par écrit, afin qu'on ne commît pas de méprise dans le traitement de la maladie. Il fallut donc rester. La maîtresse de la maison me fit promptement préparer une chambre, et comme la malade était plus tranquille, je pris de bonne heure congé de la famille.

» Tout le château avait une apparence assez lugubre, et ma chambre n'en était pas la pièce la plus gaie. Une peinture noire en couvrait les portes antiques et massives, ainsi que le plafond en bois, et le lambris qui régnait à hauteur d'appui; en un mot, je n'y trouvai rien qui me plût, à l'exception du lit couvert en blanc, placé le long du mur, et entouré d'un épais rideau de soie verte.

» Je rédigeai pour le docteur Wendeborn un rapport détaillé sur l'état de la malade, et je bâillai à chaque phrase. On frappa à ma porte. J'éprouvai un petit mouvement de crainte, mais je me remis bientôt et je criai

aussi fort qu'il me fut possible : « Entrez ». C'était tout bonnement le chasseur du lieutenant-colonel, qui venait me demander si je n'avais pas quelques ordres à donner. Je raconte à dessein la moindre particularité, parce que dans ces sortes de choses, on doit être exact jusqu'à la minutie, comme dans un procès-verbal. Ce chasseur était un jeune gaillard rempli d'intelligence. Nous causâmes ; il me demanda si je ne me trouvais pas trop seul dans cette chambre, et s'offrit de rester auprès de moi. Je me moquai de lui, car il me paraissait mal à son aise dans cet appartement lugubre, et au moindre bruit, jetait des regards inquiets dans tous les coins. Enfin, il me raconta que mon appartement s'appelait la Chambre Noire, et que l'on en faisait toutes sortes de récits étranges, qui ne devaient cependant pas être rapportés aux maîtres de la maison, afin de ne pas les dégoûter du séjour de ce château. Il m'entretint ensuite de contes de revenants et s'offrit encore instamment de rester auprès de moi, ou de partager avec moi sa chambre qui était beaucoup plus gaie. Je refusai toute proposition qui eût pu compromettre mon courage. Ce jeune homme voyant que j'étais inébranlable, s'en alla. Il me répéta encore, étant à la porte, ses remontrances sur une incrédulité qui avait déjà conduit tant de gens à leur perte.

— Me voilà donc seul dans cette chambre noire si mal famée. À cette époque, où je pensais des esprits aussi légèrement et à-peu-près comme... certaines personnes éclairées, je crus avoir trouvé une occasion excellente de signaler mon héroïsme, et d'acquérir une gloire immortelle, en arrachant le masque au fantôme. Je me réjouissais de ce que minuit s'approchait. Mais préalablement, j'examinai ma chambre dans le plus grand détail. Je fermai les deux portes, et je tirai soigneusement les verrous. J'en fis autant aux fenêtres. Je fouillai aussi par excès de précaution, avec mon sabre, sous le lit, sous les tables et sous les meubles. Lorsqu'enfin je me fus convaincu de l'impossibilité qu'un homme ou un animal pût me faire une visite, je me déshabillai, je couvris ma lumière, de sorte que ma chambre était d'une obscurité complète. La lumière, au lieu de me délivrer de la crainte, me l'inspire.

— Ces préparatifs terminés je me couchai, et par un effet de mes fatigues multipliées, je m'endormis plutôt que je ne l'aurais espéré. J'étais dans mon premier sommeil, lorsqu'il me sembla que j'entendais prononcer mon nom tout bas. Je fus saisi et j'écoutai. J'entendis encore appeler très distinctement Auguste. La voix paraissait venir du grand rideau du lit. J'ouvris les yeux. Mais autour de moi régnait une obscurité pro-

fonde. Cependant le bruit léger qui s'était fait entendre, m'avait occasionné un frisson. Je fermai les yeux et je recommençai à sommeiller. Soudain je suis réveillé par un bruit que fait le grand rideau, et mon nom est articulé encore plus distinctement. J'ouvre les yeux à demi, ma chambre a subi une métamorphose complète; elle est éclairée par une lumière extraordinaire. Une main froide vient me toucher, et je vois à côté de moi, dans mon lit une figure pâle comme la mort, et revêtue d'un drap mortuaire, qui étend vers moi ses bras glacés. Dans le premier mouvement de terreur, je poussai un grand cri, et je fis un saut en arrière. À l'instant j'entendis frapper un coup violent. L'image disparut, et je me retrouvai dans l'obscurité. Je tirai la couverture par-dessus ma tête. L'horloge sonna. J'écoutai attentivement, c'était minuit.

— Alors je repris courage et, sans délai, je sautai hors du lit afin de me convaincre que je n'avais pas été dupe d'un songe. J'allumai deux bougies, et je me mis de nouveau à examiner la chambre. Tout y était dans le même état où je l'avais laissé avant de me coucher. Aucun des verrous n'était retiré, aucun volet dérangé. J'étais disposé, malgré la conscience que j'avais d'avoir vu quelque chose, à regarder ma vision comme un rêve, et à l'attribuer à mon imagination exaltée

par les récits du chasseur. Lorsque, pour ne laisser rien qui n'eût été visité, je m'avançai avec une lumière vers mon lit. J'y découvris une boucle de cheveux d'une couleur brune, posée sur mon oreiller : elle ne pouvait pas y être venue par un rêve ni par une illusion. Je la pris, et j'allais mettre par écrit l'aventure qui venait de se passer. Tout-à-coup un bruit lointain fixa mon attention. Je ne tardais pas à m'apercevoir que l'on courait à pas précipités, et que l'on fermait des portes. Enfin, on s'approcha de ma chambre, et l'on frappa à coups redoublés à ma porte.

— Qui va là ? m'écriai-je.

— Levez-vous vite, M. Bærmann, me répondit-on du dehors, Mademoiselle se meurt.

Je m'habillais à la hâte, et je volais à la chambre de la malade. J'arrivais trop tard, je la trouvais sans vie. On me dit qu'un peu avant minuit elle s'était réveillée, et qu'après avoir, à plusieurs reprises, respiré fortement, elle avait rendu le dernier soupir. Les parents étaient inconsolables ; ils avaient alors besoin de mon secours, de mon aide, surtout la mère, qui ne voulait pas se séparer du corps inanimé de sa fille. On fut obligé d'empoigner la force pour l'en arracher. Enfin elle céda, mais il fallut lui permettre de prendre une boucle de cheveux, comme un souvenir et un reste précieux de cette fille qu'elle ve-

nait de perdre. Jugez de la terreur que j'éprouvai, lorsque dans les longs cheveux bruns qui flottaient sur les épaules du cadavre, je vis qu'il manquait une boucle, celle précisément que j'avais reçue pendant la nuit. Le lendemain je fus atteint d'une maladie dangereuse, qui, remarquez bien cette circonstance, fut la même que celle dont la jeune personne était morte. Eh bien ! Que dites-vous de ce fait, dont je puis affirmer la certitude par tous les serments possibles ?

— Cela est réellement très singulier, répondis-je, si vous ne parliez pas sérieusement, et si vous ne m'aviez pas assuré que vous aviez examiné toute la chambre avec la plus grande exactitude, je pourrais conserver quelques doutes.

— Je vous l'ai déjà dit, l'illusion était absolument impossible. J'ai vu et entendu avec mes sens bien éveillés, et d'ailleurs la boucle de cheveux met la chose entièrement hors de doute.

— Cette boucle, je dois vous l'avouer, est justement ce qui m'arrête. Si votre vision n'était pas une illusion, elle devait dériver de l'action des esprits ou d'autres agents immatériels. Nommez-les comme vous voudrez, mais la présence de la boucle rend la vision un peu douteuse. Un esprit qui laisse après lui des choses matérielles, m'est très sus-

pect, et fait sur moi une impression aussi désagréable qu'un acteur qui sort de son caractère.

Le médecin remua sa chaise avec un mouvement d'impatience.

— Dieu ! comme vous raisonnez. s'écria-t-il. D'abord vous ne croyez pas du tout aux esprits, et vous en rejetez l'idée bien loin de vous. Ensuite vous me présentez une théorie de la nature des revenants, et puis vous critiquez les apparitions.

À ce moment, le greffier entra en s'es-suyant le front.

— Vous venez sans doute du théâtre, lui dîmes-nous, en lui présentant la boîte où l'on déposait les amendes décernées contre ceux qui arrivaient trop tard.

— Vous en parlez à votre aise, répondit-il, mais je voudrais vous voir tous deux assis, occupés à interroger depuis le matin des voleurs, des vagabonds, et autres canailles de cette espèce. Hier on en a encore amené un couple, qui aujourd'hui m'a fait bien exercer mes poumons.

— Au nom de Dieu, s'écria le médecin, laissez là pour aujourd'hui vos histoires de voleurs et de vagabonds ! Nous nous sommes en vous attendant, disputés pendant une heure sur la Chambre grise. Et l'*Indica-*

teur ainsi que le *Sincère*, ne sont pas encore lus.

— Eh bien ! aujourd’hui vous aurez le pendant de votre chambre grise, reprit le greffier. Vous pouvez, quand vous voudrez, l’envoyer au *Sincère*, sous le titre de la Chambre noire.

— La chambre noire ! nous écriâmes-nous tous deux à la fois, le médecin et moi, mais chacun d’un ton différent.

— Oui, oui. Répartit le greffier. Écoutez une bien belle histoire de voleur et de revenant.

— Je suis vraiment curieux de l’entendre, dit le médecin en grondant entre ses dents, et en jouant des doigts sur la table.

— Vous connaissez l’avocat Toppel, répliqua le greffier, ce petit freluquet qui tourne toujours autour des dames... mais vous devez le connaître !

— Eh oui, répondîmes-nous. Au fait, au fait ! Eh bien, ce Toppel, reprit le greffier, était allé récemment à Rabenau pour la session de la justice seigneuriale de Silberstein. Je ne sais si l’affaire qui l’y conduisait un peu traîna en longueur. Bref, la nuit vint avant que Toppel eût terminé. Vous savez qu’il n’est pas de sa nature le plus brave des hommes et aujourd’hui toutes les histoires de voleurs

de grands chemins et d'assassins, de la bande de Schinderhannes et consorts, l'ont rendu si peureux, que pour toutes les promesses du monde, personne ne pourrait le faire mettre en voyage pendant la nuit. M. de Silberstein est un brave homme. Voyant les inquiétudes de Toppel, il lui proposa de passer la nuit dans le château. Toppel accepta avec reconnaissance, et pria à l'avance, qu'on voulut bien l'excuser, s'il faisait le lendemain de trop bonne heure du bruit dans le château, disant qu'il était obligé de partir au point du jour. Mais le lendemain matin pas la moindre révélation de Toppel. Les heures passèrent. On frappa à sa porte, on l'appella, on fit du bruit, pas de réponse. enfin on conçut de l'inquiétude, et l'on enfonça la porte. On trouva le pauvre Toppel pâle comme la mort, sans connaissance, encore étendu dans le lit. Il avait l'air d'être prêt à rendre le dernier soupir. Après bien des efforts on le fit revenir à lui. Alors il raconta les choses terribles qui arrivèrent durant la nuit. Il s'était couché de très bonne heure, afin de pouvoir, suivant son projet, partir de très grand matin. Au milieu de son premier sommeil, il fut éveillé par un coup que l'on frappa à la porte. Toppel qui avait la tête remplie d'histoires effrayantes, se blottit tant qu'il put contre le mur, et cacha sa tête sous la couverture. Mais il commençait à peine à

se rendormir, qu'un bruit sourd près de son lit l'éveilla de nouveau. Il souleva la couverture, et découvrit une grande figure blanche devant une armoire qu'il n'avait pas auparavant aperçue dans sa chambre ; l'armoire est toute resplendissante d'or, d'argent et de pierres précieuses. Le fantôme passa en revue ses richesses, fit sonner son argent, ferma l'armoire et s'avança vers le lit. Toppel vit une petite figure de mort bien blême, coiffée d'un bonnet à la mode antique par-dessus ses cheveux noirs : un air froid comme la glace se fait sentir, et le fantôme se prépara à se débarrasser de son linceul en lambeaux, et à partager le lit de Toppel. Celui-ci, saisi d'une angoisse mortelle, se retourna, ferma les yeux, et se rapprocha du mur le plus qu'il put. Au même moment un grand cri se fit entendre ; il fut suivi de quelque chose qui tombait avec force tout près de Toppel, et qui le priva absolument de l'usage de ses sens. Toppel resta ainsi couché jusqu'au moment où, comme je vous l'ai déjà dit, on le trouva à demi-mort.

Vous pouvez juger que son récit produisit un grand effet dans la maison. La famille Silberstein, la tête toujours remplie de visions, se mit à parler d'une vieille tante qui avait apparu auparavant. Elle ajouta que des trésors étaient cachés dans le mur, et qu'un devin les avait indiqués au précédent proprié-

taire du bien. Toppel affirmait cependant la vérité de chaque mot de son récit, et s'engageait hautement à le confirmer par tous les serments possibles. Il en fit en effet une déposition en justice, mais le juge, qui est du nombre des incroyants, voulut procéder à un examen détaillé de la chambre où Toppel avait passé la nuit, Le vieux Silberstein s'y opposa vivement, en disant qu'il n'était pas d'humeur à s'attirer des querelles avec les esprits, qu'il pouvait se passer de la chambre noire, et qu'il serait satisfait si l'esprit voulait s'en contenter pour y faire son sabat ; mais le juge, en homme résolu, persista dans son projet, et fit prévaloir son opinion sur celle du seigneur. On ouvrit donc la chambre noire. Toppel n'était guère en état de dire où se trouvait l'armoire qu'il avait vue car ses fenêtres se trouvaient en face du lit, et l'on n'apercevait pas d'endroit où une armoire, visible ou cachée, eût pu trouver place. On examina, avec une attention extrême, la chambre qui n'est pas très grande, et l'on ne découvrit pas la moindre trace de quelque chose de secret ou de suspect. Les prud'hommes et tous les spectateurs déclarèrent alors très positivement, que ce qui s'était passé n'avait pu avoir lieu suivant le cours ordinaire des choses. Toppel demanda une copie authentique du procès-verbal, et de sa déposition, afin de pouvoir s'annoncer

dans les journaux, comme ayant réellement et effectivement vu des esprits, ce dont il était en état de produire une attestation en forme. Mais le juge, avant d'en venir là, eut l'idée d'examiner aussi le lit où Tippel avait couché ; il tâta, il secoua, il poussa, il visita dans l'intérieur et autour du lit ; tout d'un coup le lambris derrière le lit s'enleva en l'air comme une coulisse qui coule dans sa rainure, et l'on découvrit une communication avec un second lit de l'autre côté du mur. On leva le rideau, et l'on aperçoit une très jolie petite chambre.

— Au diable ! s'écria le médecin, avec un mouvement de colère tout à fait plaisant, et en se frappant le front.

Le greffier ne comprit pas la signification précise de son exclamation, et continua en ces mots :

— Tippel fit la même exclamation, lorsque cette communication inattendue s'offrit à ses regards. Tous les assistants passèrent par-dessus les deux lits et entrèrent dans la chambre voisine. Tippel reconnut l'armoire de son fantôme. Les maîtres de la maison virent qu'ils se trouvaient dans l'appartement de la femme de chambre. On ouvrit l'armoire. Elle n'était pas, comme Tippel prétendait l'avoir aperçue, resplendissante d'or, d'argent et de pierreries, mais elle ren-

fermait de jolies pièces d'argenterie, des rouleaux d'argent, des parures, des bonnets brodés en or. La jolie habitante de cette chambre fut mandée pour donner des renseignements plus précis sur ce trésor, et sur les apparitions nocturnes, mais elle avait disparu avec le chasseur.

— Avec le chasseur ? répéta le médecin.

— Oui, avec le chasseur Auguste Leisingang, répliqua le greffier.

— Quoi ! le coquin s'appelle Auguste ? reprit vivement le médecin. En êtes-vous bien sûr ?

— Comment ne le saurais-je pas ? répartit le greffier un peu piqué. Je viens de l'interroger, ainsi que sa belle. Pourquoi donc ce nom vous étonne-t-il ?

— Mais, c'est aussi mon nom, dit le médecin, en arrangeant sa cravate pour cacher son embarras.

— Allons, continuez. Vous pouvez deviner le reste, poursuivit le greffier. Ce lambris mobile, probablement jadis utile aux possesseurs du château, avait été oublié. Nos deux amants le découvrirent, et en profitèrent. Toppel avait, en dormant, pressé le ressort et fait monter le lambris, voilà le bruit qui l'avait éveillé. La femme de chambre voyant dans son lit un étranger, au lieu du chasseur,

avait poussé un cri et fait retomber la coulisse, Voilà ce que Toppel avait entendu tomber. Tout s'expliquait ainsi très naturellement. On expédia aussitôt des mandats d'arrêt contre les deux fuyards, et hier ils ont été amenés par nos archers. Leur interrogatoire m'a occupé depuis le matin. Mais voici le plaisant de l'histoire. Toppel, obligé de comparaître comme témoin, a été sur le point de se chagriner tout de bon, quand il a vu le joli petit minois rose et blanc aux cheveux noirs, qu'il avait, dans sa fameuse nuit, si bien pris pour la figure blême d'un mort, qu'il en avait fermé les yeux. Cela ne m'arrivera plus, disait-il, et il voulait dérober un baiser à compte sur ceux qu'il avait, dans l'occasion, négligé de prendre. Mais la petite friponne s'est détournée si prestement, que les lèvres de Toppel ont rencontré le nez rubicond de l'huissier-audiencier.

— Prenez garde, a-t-elle dit, le premier d'avril revient tous les ans, et ne perd jamais ses droits.

— Ah ! la chienne, dit, en murmurant tout bas, le pauvre médecin, qui fut obligé de raconter encore une fois son aventure.

— Ah ça, dit-il en terminant, après que nous eûmes ri de tout notre cœur, si je vous abandonne la chambre noire, vous ne me disputerez pas, au moins, la chambre grise.

Mais procédons à notre lecture.

Il prit le *Sincère*.

— *La Chambre grise* ! S'écria-t-il. C'est donc un ancien numéro !

Nous examinâmes la date. Elle ne pouvait être plus récente ; car c'était la feuille du 3 mai. Le médecin lut-ce qui suit :

Le sincère
Journal destiné à l'amusement des
lecteurs instruits et sans
prévention,
Berlin, jeudi 3 mai 1810.

La chambre grise

Blendau, en continuant son voyage pour aller en Italie, traversa la ville que j'habite, Comme nous étions d'anciennes connaissances, il vint me voir, Nous causâmes toute la soirée, en buvant un bowl de punch. Il me raconta les événements de l'affreuse nuit qu'il avait passée dans la chambre grise. Je commençai par rire de son récit, J'avais jadis entendu parler de la demoiselle Châtelaine, et je n'avais pas ajouté foi à ce que l'on en disait. Cependant Blendau affirmait, en prenant à témoin notre ancienne amitié, qu'il n'avait pas inventé un seul mot dans sa narration. Alors je devins un peu plus sérieux, je

résolus, intérieurement, de faire connaissance avec la demoiselle Châtelaine. Cela m'était d'autant plus facile que je connaissais assez particulièrement M. Rebmann, et que j'avais dans son voisinage des affaires qui, depuis longtemps, exigeaient ma présence.

J'effectuai mon projet le printemps dernier. M. Rebmann me fit l'accueil le plus affectueux. Il se souvenait parfaitement de moi. Ayant appris que des affaires m'appelaient dans le canton, toute sa famille se réunit pour me prier de rester dans le château, où je pourrais m'occuper de l'objet de mon voyage. J'acceptai la proposition avec reconnaissance. J'étais arrivé dans la matinée. On vint, dans l'après-midi, annoncer qu'une digue s'était rompue, et que le fleuve voisin avait inondé les prairies du domaine. M. Rebmann et ses fils montèrent à cheval, pour juger par eux-mêmes des moyens de réparer cet accident. Je restai avec M^{me} Rebmann et sa fille Charlotte. Nous allâmes au second étage du château, afin de mieux observer l'inondation. Charlotte ouvrit la porte d'un vaste appartement. C'était la chambre grise. Elle me rappela, avec la plus parfaite exactitude, la description que Blendau m'en avait faite, et même les deux bougies qui avoient brûlé à moitié, durant la terrible nuit, se trouvaient encore sur la table au-des-

sous du miroir.

Si un sentiment de honte intérieure ne m'avait pas retenu, j'aurais volontiers renoncé au projet de passer la nuit dans cette pièce. En plein jour, cette immense chambre grise avait quelque chose de sinistre. Combien cela ne devait-elle pas être pire pendant la nuit ? Dieu sait à quoi elle avait pu jadis être destinée ! Pourquoi ce grand appartement voûté au second étage ? Mais j'étais venu dans l'intention de tenir tête à la blême Gertrude. Je fis tomber la conversation sur l'histoire de la chambre.

— C'est sûrement la chambre d'ami ? dis-je en jetant un coup d'œil sur le lit.

— Elle ne nous sert que quand il nous vient trop de personnes pour qu'elles puissent toutes loger dans les étages inférieurs, répartit M^{me} Rebmann.

— Permettez-moi, je vous prie, de passer la nuit ici. J'aime les grands appartements. On a de quoi s'y retourner.

— Mais vous ne vous plairez pas ici. Reprit Charlotte, en lançant à sa mère un coup d'œil significatif.

— Pourquoi donc, mademoiselle ? on y jouit d'une vue magnifique. De bon matin, je me mettrai à la fenêtre pour fumer ma pipe. Je m'en fais par avance un vrai plaisir.

— Ma fille, répartit M^{me} Rebmann, en regardant Charlotte d'un air sévère, veut dire simplement que vous ne vous plairez pas dans cette chambre, parce qu'elle est difficile à chauffer et que dans les grands vents elle fume quelquefois. La vue y est réellement superbe. Par un temps serein, on découvre à quatre milles de distance. Si vous le désirez, j'y ferai porter vos effets.

Je la priai, avec instance de vouloir bien donner ses ordres à ce sujet. Mais les signes que s'étaient faits la mère et la fille par leurs regards, me semblaient cacher quelque mystère. Je commençai à concevoir des craintes pour la nuit prochaine, et je me dis que peut-être Blendau n'avait pas rêvé.

La rupture de la digue fut ensuite l'objet de notre entretien. Le fleuve, en débordant, avait formé une espèce de lac, large au moins d'un mille carré. Les rayons du soleil couchant se réfléchissaient sur la surface des eaux qui étaient devenues assez tranquilles.

M. Rebmann étant de retour avec ses enfants, nous prîmes du café. On causa, on joua. L'heure du souper arriva. Je bus à dessein quelques verres de vin, pour me réchauffer, parce que j'éprouvais un léger frisson intérieur. Mais cela ne me servit à rien, je continuai à avoir froid. Il me fut impossible de me défendre de cette impression désa-

gréable.

Lecteur, si vous êtes tenté de rire de moi, allez seul dans cette chambre grise voûtée, éloignée des autres appartements. Vous conviendrez que vous dormirez plus tranquillement dans une chambre d'un aspect plus gai, et plus rapprochée du lieu où reposent d'autres hommes, que dans cette vaste pièce, située dans une tour du second étage où, abandonné de Dieu et de l'univers entier, vous vous trouvez dans un immense lit glacial, qui peut-être a été témoin des dernières convulsions de Gertrude, lorsqu'elle expira par le poison.

Une heure après le souper, la société se sépara. M. Rebmann et ses fils répétèrent, d'un air étonné, une exclamation de surprise, lorsque M^{me} Rebmann leur dit que j'avais désiré passer la nuit dans la chambre grise. Cette exclamation fatale, sortie de la bouche d'un homme dont les ans avaient mûri la prudence, et de celle de deux jeunes gens dans la force de l'âge, faillit me faire perdre la respiration. J'étais sur le point de demander l'explication de cette expression de surprise et de raconter à la famille de M. Rebmann la scène nocturne qui avait rempli d'épouvante l'âme de Blendau, mais les mêmes motifs qui lui avaient fait garder le silence, m'engagèrent à imiter sa discrétion.

Je n'avais d'ailleurs encore rien vu ni entendu par moi-même. Si la famille de M. Rebmann doutait de la vérité du récit de Blendau, je manquais de moyens pour attester qu'il était sincère et véridique. Je ne réussissais qu'à jeter du ridicule sur mon ami. Si au contraire on ajoutait foi au récit, je confirmais la famille entière dans la crainte qu'elle avait de Gertrude, et je pouvais faire désertter ce château funeste par ces braves gens qui semblaient y vivre avec assez de sécurité. En conséquence, je me tus. Je n'avais d'ailleurs fait exprès aucune mention de Blendau. Qu'aurais-je répondu, en effet, si lorsque j'aurais dit que je lui avais parlé depuis peu, on m'avait demandé pourquoi, lors de sa visite, il était parti sans dire adieu à personne ?

Brigitte prit une lumière pour m'éclairer. En souhaitant bonne nuit à la famille, je remarquai qu'ils se regardaient tous d'un air significatif. La mère seule leur lança un coup d'œil à la dérobée, comme pour les réprimander.

Lorsque je fus entré dans la chambre grise, Brigitte alluma les deux bougies qui avaient déjà servi à Blendau. J'engageai, en plaisantant, la jeune fille à me tenir compagnie, lui représentant que je serais bien seul dans cette grande pièce, au haut du château.

— Quoi ! dans la chambre grise ? répartit-elle. Oh pour cela non. Vous me donneriez mille écus, que je ne coucherais pas ici.

— Mais que fait à cela cette chambre ? Elle est tout comme une autre.

— Si vous désirez de la compagnie, vous pourrez bientôt en avoir. Peut-être en viendra-t-il que vous n'attendez pas. Bonne nuit, monsieur.

Elle sortit. Je vis bien qu'elle n'était pas exempte de craintes.

Je me trouvais seul dans cette maudite chambre grise. J'étais encore assez maître de moi. D'ailleurs, mon sabre nouvellement affilé, et mes deux pistolets bien chargés, m'inspiraient une certaine confiance. Je les amorçai de nouveau, et je posai toute mon artillerie sur une chaise à côté de mon lit. Ensuite, je remplis une pipe, mais je ne trouvai pas de goût au tabac. Le bruissement lointain des vagues du fleuve en crue, et le bruit monotone et continu causé par le mouvement du balancier de l'horloge de la tour voisine, me causèrent un certain trouble.

Ayant pris la lumière et un pistolet, je visitai la chambre. Je cherchai à découvrir s'il n'existait pas de portes secrètes, de trappes dans le lambris. La table au-dessous du miroir était entourée d'une tenture, je la soule-

vai. je tâtai partout pour voir s'il n'y avait pas un ressort caché, une serrure, un mécanisme quelconque. Je ne trouvai rien de suspect. je ferai soigneusement les fenêtres et les portes. Je commençai par mettre les verrous à la petite porte par laquelle j'étais entré, ensuite j'allai à la grande porte vitrée. Malheureusement, je regardai à travers les carreaux, le long passage, qui mène à la tour des cachots. Grand Dieu ! le hideux squelette du comte Hugues frappa mes yeux, sa main décharnée tenait un glaive, son attitude était menaçante.

Les cheveux me dressaient à la tête, mais je me remis promptement, ouvris la porte, m'élançai dans le passage, et m'écriai comme un possédé : « Comte Hugues ! Al-lons, il faut en finir avec moi. »

J'armai mon pistolet, je tirai, le coup ne partit point. Le squelette leva son glaive, sa tête épouvantable grinça des dents, je quittai la partie.

Je jetai mon pistolet, je rentrai dans la chambre grise, je fermai la porte au verrou, et je m'enfonçai dans le lit.

J'étais donc dans cette même couche, où, suivant le récit de Blendau, Gertrude avait rendu le dernier soupir au milieu des convulsions affreuses que lui causait le poison, dans cette même couche où aucun mortel ne

pouvait dormir paisiblement, et où mon ami Blendau avait éprouvé la sueur et les effets de la mort.

J'avais laissé les bougies allumées. Mon second pistolet était encore chargé sur une chaise auprès de mon lit.

Je restai couché assez longtemps. Ensuite, je fus agité d'abord par un frisson involontaire de fièvre, et ensuite, par un je ne sais quoi qui ressemblait à l'impression produite sur l'ouïe, par le mouvement d'un pied humain qui se traîne lentement sur le sable. J'écoutai avec attention. Je regroupais encore une fois mes esprits, je saisis mon sabre, car je ne pouvais plus me fier à mes pistolets. Levé sur mon séant, je tenais mon arme à deux mains, décidé à attendre tout ce qui pourrait arriver.

Un rire infernal de moquerie retentit dans le passage. Je distinguai la voix d'un homme et celle d'une femme. C'étaient celles du comte Hugues et de Gertrude.

Alors, j'imitai Blendau, je me mis la couverture par-dessus la tête, je plaçai mon sabre à côté de moi, et je recommandai mon âme au Tout-Puissant. Je ne pus m'endormir qu'au bout de deux heures.

Je m'éveillai d'assez bonne heure. Les bougies étaient entièrement consumées

quoique j'eusse passablement dormi, je me promis bien de ne jamais remettre le pied dans cette funeste chambre.

Je me dépêchai de m'habiller et je courus à l'appartement de M^{me} Rebmann, où la famille s'était réunie pour déjeuner.

Je voulais avoir une solution. je voulais savoir si les habitants du château avaient quelques notions exactes sur les deux amants des temps anciens qui venaient troubler le repos des vivants. Je racontai l'histoire de Blendau et la mienne. On éclata de rire.

La jeune et maligne Charlotte avait inventé cette espièglerie. Il est vrai que ce n'avait été qu'en l'honneur du pauvre Blendau. On ne m'avait impliqué dans une aventure du même genre, que parce que l'on était instruit de ma relation avec lui.

Blendau avait, dans sa jeunesse, été l'objet des risées de toute la famille. Les enfants de M. Rebmann lui jouaient des tours de toutes sortes. La chambre grise lui causa dès lors une terreur extrême. On lui aurait offert un million, qu'il ne serait pas allé dans cet appartement sinistre. De retour au château, après sept ans d'absence, il parla avec une certaine présomption de la maturité que son jugement avait acquise, des progrès qu'il avait faits dans la haute philosophie. M. Reb-

mann conta tout cela à sa famille, le soir même, en assurant que Blendau était un tout autre homme, Charlotte conçut l'idée folle de mettre Blendau à l'épreuve.

Il fallut que les deux frères de la nouvelle Gertrude l'aidassent à jouer son rôle. Les parents, comme on le pense bien, ne savaient rien de ce qui se tramait. On comptait surtout, pour les succès de la scène, sur la propension bien connue de Blendau, à dormir profondément, car en supposant qu'il n'eût pris dans la journée qu'un exercice modéré, on aurait pu tirer à ses oreilles le canon d'alarme, sans qu'il s'éveillât. Or ce jour-là, il avait fait un voyage long et pénible. Aussi devait-il dormir plus profondément encore que de coutume. Les jeunes gens s'approchèrent de la porte vitrée. Blendau ronflait comme une pédale d'orgue. Charlotte passa la main par un carreau cassé, et tira les verrous. Les frères et la sœur ôtèrent leurs souliers et entrèrent dans la chambre. Ils ouvrirent ensuite la petite porte, apportèrent un squelette humain, dont leur précepteur s'était servi pour leur donner des leçons d'anatomie, et le posèrent auprès de celle-ci. Ils allumèrent les deux bougies avec une lanterne sourde qu'ils avoient apportée, et se placèrent chacun à leur poste : Frédéric en dehors de la petite porte, Charles dessous la table entourée d'une tenture, Charlotte en

face du miroir, revêtue d'un drap qui figurait un linceul. Elle avait entrelacé une couronne funéraire dans ses cheveux, et s'était poudré le visage et la poitrine. Elle tenait un crucifix dans la main gauche et, dans la main droite, un long morceau de glace taillé en poignard. Minuit étant près de sonnet, on fit du bruit. Blendau s'éveilla.

La goutte de poison que la main de Gertrude laissa tomber sur le visage de Blendau, était de l'eau très pure produite par la glace, que la chaleur de la main de Charlotte faisait fondre.

La froideur glaciale de la mort que Blendau éprouva le long de son dos, quand Charlotte le serra dans ses bras, provenait d'une cause très naturelle. La main de Charlotte avait contracté une humidité glacée, en tenant le morceau de glace qu'elle avait cachée sous le chevet du lit.

Le squelette ne ferma pas la porte derrière lui. Frédéric la poussa avec violence. Ce qui occasionna le craquement terrible dans toute la chambre, et la chute du squelette sur Blendau, qui se tenait tout près de la porte.

Charlotte, après s'être jetée à terre, éteignit la bougie qu'elle venait de prendre et, au même moment, Charles, qui était sorti de dessous la table, pendant que Blendau cou-

rait à la porte, souffla l'autre bougie.

Blendau rentra dans son lit. Les trois espions ne remuèrent qu'une heure après, lorsqu'ils l'eurent de nouveau entendu ronfler, ils emportèrent tout doucement le squelette, remirent chaque chose à sa place, fermèrent la petite porte au verrou et la porte vitrée, par le même moyen qu'ils avaient pris pour l'ouvrir. Les trois bouteilles de vin de Nierenstein, dont on se souvient que Blendau avait bu sa part, contribuèrent peut-être au succès de la manœuvre.

Blendau avait dit dans la conversation à M. Rebmann, qu'il me ferait une visite en passant. Comme on connaissait son caractère bavard, on supposa qu'il m'avait conté les aventures terribles de sa fameuse nuit. En conséquence, lorsque j'arrivai, et que sans avoir dit un mot de Blendau, je témoignai le désir de passer la nuit dans la chambre grise, on se douta du motif de ma demande. Charlotte avait bien bonne envie de me jouer aussi un tour. Mais quand elle vit apporter dans ma chambre mon sabre et mes pistolets, la petite friponne changea d'avis. Cependant avant d'avoir aperçu l'appareil dont je comptais me servir pour conjurer des esprits, elle avait déjà fait apporter dans le passage le maudit squelette afin de l'avoir tout prêt pour la scène de la nuit.

Brigitte entra dans le complot. Mon pistolet ne fit point feu, parce que Charles avait versé de l'eau sur le bassinet. Tous nièrent que le squelette eût levé sa main armée du glaive. Cette circonstance fut sans doute une illusion de mon imagination ébranlée.

Les frères et la sœur s'avancèrent vers la porte vitrée en traînant leurs pas sur le sable. Lorsqu'ils me virent assis sur mon séant, tenant mon sabre à deux mains, ils éclatèrent de rire. Ils ne voulurent pas pousser la plaisanterie plus loin, parce que leurs parents les avaient déjà vivement tancés pour avoir tourmenté le pauvre Blendau.

Je me vengeai de Charlotte en l'embrasant. Je ne la laissai en paix que lorsqu'elle eut promis hautement, et de la manière la plus solennelle, qu'elle n'irait plus lutiner personne dans la chambre grise.

M. et M^{me} Rebmann ne voulurent cependant plus me laisser passer la nuit dans cette pièce si mal famée, car les rats et les souris qui en ont fait le théâtre de leurs ébats, empêchent les étrangers, que le hasard y fait coucher, d'y goûter les douceurs du sommeil, quand ils ne jouissent pas, comme Blendau, de la faveur particulière de Morphée.

Le docteur, avant d'arriver à la fin de l'histoire, avait jeté, de mauvaise humeur, la feuille sur la table, en voyant qu'elle ne

contenait que l'explication très claire des prodiges de la chambre grises sur lesquels on avait tant écrit pour et contre.

— Allez, dit-il, nous vivons dans un siècle pervers et détestable. Tout ce qui est ancien s'anéantit. Un pauvre revenant ne peut plus loyalement se maintenir. Que l'on ne me parle plus d'histoires de revenants !

— Le ciel nous en préserve ! répartîmes-nous à l'instant. C'est justement à l'époque où l'on ne croit plus aux revenants que les histoires qui en parlent doivent avoir le plus de vogue. Toute histoire n'est, vous le savez, que le récit des faits. Heureux celui qui y trouve la vérité !

FIN